

CHAPITRE 1

L'ORPHELINAT

Après un séjour à Salvan dont je ne garde aucun souvenir et où l'on traita ma primo-infection, je fus placé à l'**orphelinat bourgeoisial «St-Agnès»** de Fribourg (Suisse).

Fribourg était un canton pauvre, agraire et catholique. C'était dans les années 60.

L'orphelinat avait dès lors peu de moyens financiers. La magnifique bâtisse de maître, haute de 4-5 étages, en forme de «T», était érigée en limite de cité. Une partie du bâtiment servait de caserne à nos vaillants soldats. L'école primaire occupait l'aile arrière. Pour notre part, nous vivions dans sa partie centrale (voir photographie).



Nous étions très heureux d'avoir ces voisins militaires. En effet, ne mangeant que très rarement à notre faim ou de la nourriture avariée, nous demandions souvent à ces bienfaiteurs de nous céder quelques rations de guerre de l'armée suisse. Ces «trésors» caloriques complétaient notre quotidien alimentaire bien insuffisant. J'avais alors 4 ans...

Une autre alternative consistait à «chiner» dans les magasins lorsque nous nous rendions à la piscine la Motta située en ville. Chemin faisant, nous visitions les boulangeries et commerces d'alimentation riverains pour leur mendier quelques «restes».



Enfin, lorsque l'un d'entre nous recevait un paquet par la poste, il était «séquestré» par l'administration et le «surplus» était partagé entre les enfants du même groupe. C'était la fête pour nous, même si cela se limitait à une barre de chocolat par enfant.

Cet orphelinat était dirigé par M. Chaubaz, lequel était brutal et nous frappait à tout va. De plus, il portait des moustaches à la SS dont le raidissement correspondait à une des baguettes de sa collection dont il se servait pour nous fouetter. Par chance, nous ne le voyions que rarement pour notre plus grand bonheur.

Nos éducatrices étaient des sœurs plutôt gentilles. Je me souviens de quelques-unes d'entre elles, dont Sœur Barnabé, la seule exception parce que méchante qui de plus portait une verrue au bout du nez. Il y avait aussi sœur Ambroise, d'une douceur raphaélique et d'autres sœurs dont j'ai oublié jusqu'à la fonction.

La seule laïque dont je me souviens était une femme âgée, anorexique et détestable.

Elle m'avait frappé au propre et figuré. Mlle Hug était très sèche et d'une terrifiante sévérité. Elle parlait parfaitement suisse-allemand. Elle était autoritaire, colérique, violente et sans pitié...

Lorsque j'avais quatre ans, nous avons pris l'ascenseur en sa compagnie. Il faut dire que j'étais terrorisé par cette machine, au point que je me «planquais» volontiers au fond de la cabine. Irritée de me voir occuper cette place, Mlle Hug, animée de son habituelle méchanceté exacerbée ce jour et à cette occasion par je ne sais quoi, me saisit par les cheveux et me projeta tête la première contre la vitre blindée de la cage d'ascenseur en marche. À cette époque, il n'y avait pas de porte propre à la cabine. Voulant protéger ma tête de ma main droite, celle-ci s'enfila «malencontreusement» dans la fente située entre la cage et la cabine nous transportant... **Je hurlai** tellement fort ma douleur que Hug stoppa le lift. Ma main était coincée... Je crus défaillir...

Ils durent se mettre à plusieurs pour me la dégager...

Une fois extirpée de son piège, la peau du membre déchiré pendait au bout des doigts comme un gant de chair duquel coulait mon sang. Par une extraordinaire chance elle ne fut pas arrachée et je m'en sortis avec 33 points de suture.

La couleur rouge vif apparaissant lorsque le lambeau déchiqueté de ma petite main fut trempé dans une écuelle métallique pleine d'eau chaude restera à jamais gravée dans ma mémoire. Mon regard était fixé sur ce qui restait de mon membre.

L'anesthésie à l'éther précédant l'intervention chirurgicale et ces énormes agrafes mirent un terme à cette horrible mésaventure.

Lorsqu'on m'endormit, j'eus l'impression que l'on tentait pour la seconde fois de me tuer en m'étouffant sous ce maudit masque à éther, la première tentative résultant **de mon démembrement** dans l'ascenseur afin de libérer ma main coincée par l'accident.

L'explication de cette sinistre éducatrice fut: «Ce garçon a fait le toquet (l'idiot).» Je me serais «bien entendu» précipité de mon propre chef contre la vitre blindée qui s'était brisée sous la résistance de ma petite menotte. J'étais terriblement révolté et surtout terrorisé car j'étais convaincu que Mlle Hug voulait me tuer...

Aujourd'hui encore, je me demande ce qui a pu susciter tant de haine chez elle.

Tous les jours, nous devions nous lever tôt, faire nos tâches ménagères (attribuées au préalable par les sœurs), suivre la messe avant de prendre le petit déjeuner qui était tellement petit que nous ne le voyions simplement pas certains jours. Nous avions toujours faim. C'était une préoccupation majeure, «comment trouver de la nourriture aujourd'hui, demain et le jour suivant?». À l'inverse, lorsque les mets n'étaient pas comestibles, on nous les servait jusqu'à ce que nous les ingurgitions. Certaines fois, ils allaient jusqu'à nous les enfiler de force dans le gosier et nous n'avions surtout pas intérêt à les recracher. Un jour, on me contraignit à manger une «pâtée» envahie de moisissures que l'on me servit pendant plus d'une semaine repas après repas, jour après jour. Je dus finalement l'avalier en me pinçant le nez...

* * *

Une autre préoccupation quotidienne consistait à ne pas subir de **sévices**. J'y avais déjà goûté et savais que personne ne pouvait punir ces éducateurs, quoi qu'ils fassent et qu'il arrive. Ces brutalités pouvaient dans certains cas **nous conduire à la mort**.

En effet, un jour, un de mes copains à été défenestré du 4^e étage de la caserne située dans l'aile gauche. **L'enfant avait été surpris en train de chercher à manger...**

Il est mort dans la cour blanche de l'orphelinat, en cette fin d'après-midi de printemps. Nous nous étions attroupés autour de lui, en un funeste cercle. Au centre gisait cet enfant qui avait l'air si seul et malheureux dans sa mort. Cette impression de tristesse était accentuée par la vision de ce corps pitoyable, désarticulé par sa terrible chute et l'expression de son visage couché sur le côté droit à même le bitume froid. Ses yeux semblaient nous fixer avec l'expression d'un tel chagrin que je n'oublierai jamais ce regard. Je me souviens avoir été frappé par un détail: ses cheveux étaient souillés par son sang coulant très lentement de son crâne fendu, de sa bouche et de ses oreilles. La première idée qui me vint à l'esprit fut cette envie de lui nettoyer la tête. Je me disais que peut-être cela pourrait le ramener à la vie. J'étais si triste pour lui, non pas qu'il soit «accidenté», mais parce que **dans sa mort il avait l'air si seul**. J'en ai pleuré discrètement sur mon arbre toutes les larmes de mon corps. Si j'avais été surpris, «ils» auraient pu s'en prendre à nous, à moi (c'est ce que je pensais alors) et me faire subir semblable sort et ce, en toute impunité...



Une enquête sommaire conclut à un «accident». Nous étions terrorisés à l'idée d'être le «suivant» et surtout que **personne ne se souviennne de nous après notre mort**. N'oublions pas que nous étions seuls et abandonnés...

Nous n'existions pour personne...

Pour en revenir à notre quotidien: le nettoyage de l'orphelinat constituait l'essentiel de nos tâches matinales au lever.

Nous devions balayer et panosser (lessiver) les escaliers, sanitaires, dortoirs où nous dormions jusqu'à vingt enfants. Nous nous rendions ensuite à la messe à l'issue de laquelle nous avons enfin droit au «petit, très petit déjeuner» avant de nous rendre à l'école où l'enfer continuait... et **cette faim qui ne me lâchait pas...**

J'avais eu la chance d'avoir en première année d'école une institutrice féminine et douce, Mlle Simonet. Mes notes étaient bonnes mais lorsque je passai en 2^e puis 3^e ce fut la catastrophe. Le changement d'enseignant y était pour beaucoup, d'autant que j'avais hérité ensuite d'une brute épaisse : M. Rossier, que j'appelais «Grossier». Il me frappait et me tirait les cheveux des tempes. Ainsi, m'entraînait-il dans sa course à travers la classe. Il prenait un malin plaisir à m'humilier et me faire souffrir devant les autres élèves qui se moquaient et riaient de mon infortune. Il ne s'en prenait qu'à moi, me hurlant dessus et me traitant comme un animal.

Il était horriblement poilu, ses yeux étaient cernés par des sourcils épais et drus. Ses poils se prolongeaient jusqu'en dessous des orbites. C'était un grossier gorille !

Un exemple ; les écoles du Jura étaient soutenues par les entreprises de cueillette de pommes de Guin qui nous fournissaient des cageots de ces excellents et beaux fruits.

En fonction de nos performances scolaires, nous avions droit à une ou deux pommes. Non seulement je n'en recevais presque jamais, alors qu'elles auraient été sûrement les bienvenues dans mon estomac creux, mais les quelques fruits auxquels j'eus droit m'étaient envoyés à travers la «gueule», sans ménagement. De plus, j'étais la risée de tous mes «camarades» et l'objet de la haine de ceux-ci qu'encourageait Rossier. J'étais le mauvais élève, le souffre-douleur... toujours en train de rêvasser...

Dans ces conditions, je m'étais très rapidement renfermé sur moi-même et réfugié dans un univers onirique. Ce fut pour longtemps sans retour et cela me fit rater mon passage d'une année à l'autre, au point qu'à force de redoubler mes classes, j'avais cumulé six années de retard. Je ne savais pas écrire correctement et passais mes journées à rêver d'un «Sauveur» qui me sortirait de ce triste monde. On en conclut que j'étais attardé. Lorsque j'étais tiré de mes «rêves bienfaisants», me retrouvant dans cette horrible réalité sans espoir d'un «meilleur», je me mettais à pleurer et cela si fréquemment que l'on avait fini par me surnommer le «saule pleureur». Tout comme Rossier, Hug me tirait les cheveux des tempes chaque fois qu'elle trouvait un prétexte «disciplinaire». Cela semblait satisfaire la haine qu'elle éprouvait pour moi. Visiblement, je l'insupportais.

En fait, j'étais très malheureux et tout seul...

La séance pick-up était un de mes rares plaisirs. On y passait, pour ma plus grande joie, des disques de musique classique, dont *Pierre et le loup*, sur une musique de S. Prokofiev. Nourrissant mon imagination très fertile, tout ceci me ravissait. Je ne sais combien de fois j'ai écouté cette œuvre. Je me projetais dans cette aventure et me voyais, parcourant le trajet de Pierre à travers bois (après tout, ne portait-il pas mon prénom?). Mon nouveau personnage vivait en fonction des instruments de musique, les différentes étapes de ses aventures... les miennes.



Lorsque arrivaient enfin Noël, Pâques ou d'autres fêtes, je me réjouissais naïvement de recevoir la visite de ma «mère» (j'ai peine à écrire ce mot). Ses visites, bien souvent promises, ne me furent que trop rarement rendues. Je ne sais combien d'heures je l'ai espérée dans cette salle de toutes les attentes.

Au milieu de la pièce se trouvait une lourde table ronde. Dans l'épaisseur de son pied central était magnifiquement sculpté un berger jouant de la flûte, allongé et adossé contre un tronc d'arbre et entouré de ses moutons. J'imaginai être à sa place pour bénéficier de son bonheur que je considérais comme absolu.

Je priais Dieu pour que **ma mère** vienne. Sur ce, la nuit tombait, diminuant ainsi mes chances de la voir arriver. Je faisais alors des va-et-vient entre cette pièce et le corridor donnant sur l'escalier extérieur, d'où elle devait arriver. Je regardais au travers des vitres si je voyais une silhouette à l'horizon... **ma maman...** ou «quelqu'un d'autre». Je me disais que peut-être elle s'était rendue directement dans mon groupe, ignorant que je l'attendais dans la salle des visites. Chaque personne dont je devinais la silhouette au travers des carreaux translucides me faisait bondir de ma chaise... c'est **maman...** et... non. La nuit s'épaississait de plus en plus.

Je m'en retournais dans mon monde «imaginaire»... elle me prendrait dans ses bras et me serrerait très fort. Je me disais à chaque fois qu'elle viendrait me chercher pour toujours, mais **jamais était plus fréquent que toujours**. Les sœurs, sentant ma douleur, devaient se forcer à me faire quitter la pièce où finalement **ma mère tant attendue n'est jamais venue...**

Dans la pièce d'à côté, j'entendais de la musique. On jouait du piano et j'aimais tant cela. Le temps passait plus vite d'une certaine manière, mais d'un autre côté, plus vite il passait, plus mes chances de voir ma mère arriver diminuaient.

Cette fois, j'imaginai ma mère dans un mélange de colère et de révolte contre ce que j'avais coutume de vivre. Elle me prendrait par la main droite que j'ai failli perdre, forte d'une telle détermination mêlée de brutalité maladroite, pour m'arracher à ma chaise, symbole de cette triste condition qu'était la mienne. Elle m'emmènerait pour toujours avec elle. Cela avait le don dans mon rêve éveillé de me faire pleurer de joie et de me donner force et espoir...

Mais ceci n'arriva jamais, malgré les nombreuses lettres que je lui avais envoyées, la suppliant «de me prendre avec elle pour toujours et... lui promettant d'être très sage, je lui faciliterais ainsi la vie...».

... Et ce berger qui avait l'air si heureux avec ses moutons. J'aurais aimé être son ami et partager son bonheur d'une vie simple et harmonieuse. J'aurais adoré qu'il me joue de la flûte... et l'on continuait à jouer dans la pièce voisine...

Un jour, je me décidai à aller jeter un coup d'œil là où mes oreilles me conduisirent...

J'y découvris un «ancien». Ainsi qualifions-nous ceux qui, devenus majeurs, n'étaient dorénavant que de simples pensionnaires de l'orphelinat.

Je m'étais assis par terre pour ne pas le déranger dans son exécution musicale. Une fois qu'il eut terminé, il me proposa gentiment de m'enseigner quelques rudiments de piano. Ainsi m'apprit-il les gammes, quelques morceaux simples et la lecture des notes... c'était très agréable.



Lorsque je me trompais en «pianotant», il me tapotait le dos de la main de son index avec tant de gentillesse et de bienveillance qu'il m'arrivait de faire volontairement des fautes afin de bénéficier du contact de ses doigts. Il jouait si magnifiquement de ce très bel instrument. Il m'émouvait...

* * *

Ma vie se déroulait avec une nonchalance entrecoupée d'angoisses. De quoi sera fait l'instant suivant? J'essayais de trouver une constante, une raison de vivre, quelque chose à quoi m'accrocher, un port d'attache. Je naviguais seul au milieu d'un océan sans horizon...

En hiver, nous devons nous tenir dehors par n'importe quel temps. C'était pour moi une nouvelle source de problèmes. Je grelottais car nous étions très insuffisamment vêtus de vieux habits mités et de chaussures trouées. À cela s'ajoutait la faim... Je me défendais mal contre le froid... j'étais trop maigre.

Un jour, fatigué, malade et affamé, n'ayant pas le droit d'accéder à l'intérieur de l'orphelinat, gardé par le «cerbère Hug», je tuais le temps en somnolant, appuyé sur un vieux ski dont j'avais enfilé l'extrémité entre les fentes d'une grille au sol, à l'abri du vent et des bourrasques de neige. J'attendais ainsi la venue de la nuit, les mains profondément enfoncées dans mes poches dans lesquelles je ne trouvais malgré tout pas la chaleur pour les réchauffer, j'avais la débattue. Ma seule préoccupation était alors de ne pas mourir de froid avant de retrouver gamelle et lit chaud, le soir venu.

À part les jeux de cow-boys et d'indiens, il y en avait un autre également très prisé. Nous recevions par camions de vieux pneus. Le jeu consistait à les faire rouler et les entraîner dans notre course à nos côtés, ce, à l'aide d'un bâton avec lequel nous les frappions jusqu'à épuisement – non pas des pneus, mais de nous. Tous ces passe-temps avaient l'avantage de me faire oublier, l'espace de quelques instants, ma triste condition par l'exercice de ces bonheurs «expédients» quoique bien éphémères. Je cheminai d'un court bonheur à l'autre, essayant autant que faire se peut de combler «l'entre-deux». Le résultat était médiocre... **la tristesse et la solitude d'un enfant ne comprenant rien à ce qui lui arrive restaient les plus fortes.**

Une autre fois, je flânais sans but dans la cour arrière de l'orphelinat réservée aux militaires. Là, y étaient aménagés leurs équipements de campagne dont une série de lavabos rudimentaires parcourus dans leur partie supérieure d'un tuyau métallique percé d'où s'écoulait l'eau. Je m'appuyai sur cette structure mal équilibrée lorsque tout à coup, je sentis que toute l'installation sanitaire se dérobaît sous mon siège et me «versa» dessus. Je tentai de la retenir de mes bras, criant à l'aide aux badauds que la scène semblait amuser... trop tard, trop lourd pour moi, le tout s'écroula. Un angle de la tuyauterie heurta ma tête et m'ouvrit la tempe sur plus de 4 cm. Heureusement, pas de fracture de la partie la plus vulnérable du crâne... la mort m'avait «nargué» une fois de plus. Je m'en suis tiré avec cinq points de suture.

* * *

Durant mes vacances d'été, ma mère finit par me prendre chez elle, une fois l'an, non par amour pour moi, mais pour me faire passer l'aspirateur, faire ses courses, la vaisselle et chercher ses journaux, *Mode de Paris* et *Nous deux*. Je devais aussi me rendre à la pharmacie pour y acheter ses médicaments, toujours les mêmes: les pilules Dupuis, la Boldolaxine et la confiture Tamarine (dite tante Marie).

Lors d'une de ces périodes de «vacances», il y eut cet incident. Personne ne m'ayant appris à m'habiller correctement, j'étais souvent débraillé. Il m'arrivait entre autres d'oublier de fermer ma «boutique» (braguette). Afin de sévir, mère me contraignit à passer la journée entière nu comme un ver. Elle prit soin d'inviter ses copines dans le but malicieux de m'humilier. Cet épisode, je l'ai fort mal vécu. Aujourd'hui encore lorsque j'y pense, j'en ai mal au ventre.

Ma mère habitait au boulevard Carl-Vogt à Genève. Un jour férié, elle me fit faire ses courses habituelles. Tous les tabacs étant fermés, c'est tout naturellement que de tabac en tabac, je m'étais retrouvé au bord du lac. Je m'étais perdu, surtout en rêveries. J'éprouvais du plaisir à me balader sur les rives du lac, d'autant que cela m'avait permis d'échapper quelques instants à l'ennui régnant chez elle et fuir la terreur qu'elle ne cessait de m'inspirer. J'avais perdu toute notion de temps. Tardant à revenir, mère s'était mise à se ronger les sangs.

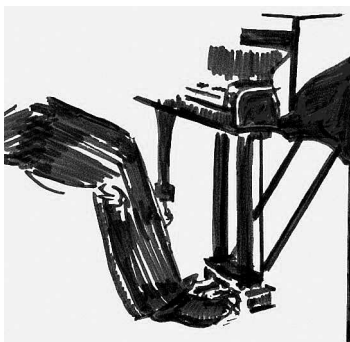
À mon retour, sous le coup d'une colère hystérique, elle me battit comme plâtre tant et si bien que José, son ami de l'époque, dut la ceindre à la taille pour nous séparer. Il la transporta dans une autre pièce pour la calmer. Je pense que dans son accès de folie, elle aurait pu me tuer. Depuis lors, l'image que j'avais de ma mère s'était complètement effilochée. Je me suis alors rendu compte que non seulement **ma mère ne m'aimait pas**, mais que **je ne l'aimais plus...**

C'était terrible, car ma mère était la seule personne dont j'espérais un avenir... tout s'est écroulé pour moi ce jour... **j'étais vraiment seul...**

Elle m'avait déjà battu une précédente fois, lorsque j'avais six ou sept ans, parce que j'avais volé le chapelet de mon arrière-grand-mère. Pourquoi avais-je fait cela ? Je ne le sais plus au juste, tant il est vrai que cet objet de prière était nacré et fort bien serti dans ce qui semblait être de l'argent. Ses grains étaient fluorescents. Peut-être un réflexe de pie voleuse ? Elle me frappa tellement que grand-oncle **Jean**, que j'aimais beaucoup, nous sépara.



Oncle Jean m'avait appris à conduire les «trax». Il travaillait sur les chantiers aux commandes de pelles mécaniques et autres impressionnants engins de terrassement. Aussi, par gentillesse, m'avait-il confié un jour la conduite d'une de ces machines. J'étais très impressionné et hyper heureux.



Comme tu as dû te sentir seul mon ami... !

Cette année-là, en visite chez ma mère, je reçus un faire-part de décès m'annonçant que **Jean-Daniel Vonlanthen**, mon Ami pianiste, n'était plus. Je ne savais alors ce que cela signifiait vraiment. J'ai prié par réflexe et comme je savais si bien le faire, nous passions tellement de temps à cela. J'avais appris qu'il s'était pendu à l'aide de la corde servant à ceindre son aube de première communion. Ainsi mit-il fin à sa vie de tant et trop de souffrances à l'aube de ses 18 ans. Il venait d'être convoqué à l'armée pour y faire son école de recrues.

Dès mon retour à l'orphelinat, je m'étais hissé sous la fenêtre de la salle de piano afin de guigner à travers les carreaux pour savoir qui continuait à jouer... c'était un autre... je ris de façon si stridente que j'attirai l'attention sur moi. Quelqu'un me gifla très violemment la cuisse (j'étais en short). Lorsque je me retournai, je pus constater que l'auteur de cette violente taloche n'était autre que M. Rémy le directeur...

Peu avant, Jean-Daniel avait offert une paire de chaussures neuves et d'autres objets lui appartenant à son copain Jean-Pierre Vieilli (autre ancien). Celui-ci, s'étonnant de ces présents impromptus, lui fit remarquer qu'il ne comprenait pas pourquoi il lui faisait cadeau de ses affaires, alors qu'il aurait pu les récupérer dès son retour de l'armée. Il lui répondit simplement qu'il s'en rachèterait d'autres alors.

Il s'est rendu dans les bois proches de l'orphelinat et... fut retrouvé le lendemain, au petit matin, par un promeneur.

Dans ma souffrance à écrire sur cet ami, mon tout premier ami, je voudrais saluer la mémoire d'un grand **artiste de Dieu** qui, non content de jouer si magnifiquement du piano, avait peint des fresques sur les plafonds des grandes pièces de l'orphelinat où il reproduisait le Jugement dernier de Michel-Ange. C'était tellement émouvant que je passais des heures à les contempler. C'était aussi un artiste graveur sur linoléum et un sculpteur sur bois.

Son avenir était compromis par une grande solitude et une hypersensibilité d'écorché vif. En évoquant sa mémoire, je sens les larmes monter en moi...

... j'aurais tant voulu faire quelque chose pour toi, te dire que je t'aimais...

Avec lui, un peu de moi s'en est allé... Je dois – à ce qu'il représentait, à la musique à laquelle il m'avait initié et donné goût, aux chœurs liturgiques, orchestres et orgues qu'il m'a été donné d'écouter dans différentes églises dont la cathédrale St-Nicolas – la découverte et l'amour inconditionnel que j'ai ressenti immédiatement, comme un coup de foudre, pour la musique classique, surtout chantée (en particulier l'oratorio de Bach).

De nombreuses années plus tard, alors que j'avais vingt-cinq ans, je m'étais rendu à l'orphelinat en compagnie d'une grande amie avec laquelle j'ai vécu durant des années: **Arielle**. Le plus grand amour de ma vie avait insisté pour que nous visitions tous les endroits de mon enfance.

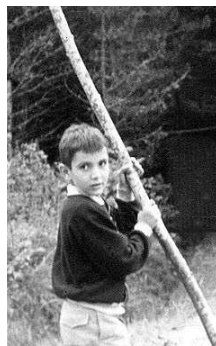
Lorsque je lui ai fait voir la chambre des «anciens» d'un bâtiment en restauration et changement d'affectation, mon regard, puis le sien, furent attirés par un dessin, collé à même le mur. Je m'en approchai, cheminant en équilibre sur une poutre, de part et d'autre de laquelle se trouvait le vide d'un plancher éventré par les travaux. Ce fut sans grand effort que, passant ma main derrière ce portrait à l'eau (c'est tout ce qui restait dans cette pièce), celui-ci glissa dans ma main droite...

Lorsque je vis le visage qu'il représentait, il me sembla reconnaître cette tête. C'était celle de mon ami pianiste et artiste, Jean-Daniel Vonlanthen, qui plus est, ce dessin était signé de sa main... l'in vraisemblable venait de se produire. J'ai conservé à tout jamais le souvenir de son autoportrait sur lequel on peut lire tant de tristesse...



Face à tant de déception, de noirceur et sans réel avenir, j'avais fini par me réfugier dans la solitude, livré à mes rêveries jamais décevantes. Cependant, j'appréciais jouer avec mes petits camarades, aux cow-boys et aux indiens...

À mon retour d'école, vers seize heures, je prenais mon goûter fait «d'un pain et une pomme» que nous distribuait Hug dont je redoutais toujours une quelconque punition ou privation, assise sur son tabouret de toile, du haut de sa sévérité. Son visage était tordu par un rictus ne laissant aucun doute sur ce qu'elle ressentait en me voyant. Elle me fixait avec tant de dégoût et de haine, qu'il m'arrivait de me rendre aux WC, afin de regarder dans un miroir si mon visage n'avait pas quelque chose «d'anormal», mais je ne voyais rien de particulier...



J'avais beaucoup de plaisir à monter aux arbres et me «réfugier» auprès de ceux que j'appelais mes amis et contre lesquels je déversais mes larmes et épanchais mes chagrins, entourant leur tronc de mes bras. Persuadé de trouver compréhension et protection auprès d'eux, j'avais l'impression de recevoir de l'affection. De là, j'ai toujours voué une passion pour ces créatures végétales. Je passais beaucoup de temps sur leur sommet où j'éprouvais du plaisir à voir le monde d'en haut et profiter de la paix que me conférait cette solitude d'altitude. J'aimais caresser leur cime si douce et, l'appliquant contre ma joue, elle me donnait, dans mon état d'esprit, de la tendresse, beaucoup de tendresse. Il m'arrivait de leur raconter des histoires, leur exposer mes problèmes et leur demander de me protéger. À la tombée de la nuit, je finissais par les quitter en leur donnant rendez-vous le lendemain.

C'était là mon plaisir, tout mon bonheur... toute ma vie.

L'orphelinat était entouré de beaucoup de nature. Devant celui-ci, une grande cour de bitume, cernée sur deux de ses côtés par le bâtiment en «L». Les deux autres bords étaient limités par un talus flanqué en son centre d'un escalier rudimentaire fait de traverses de chemins de fer de l'époque. À son sommet, se trouvait une forêt dans laquelle nous nous enfouissions et nous réfugiions pour jouer. L'entrée principale était accessible par un escalier sévère – qu'aurait dû emprunter ma mère – bordé de lilas mauves et de glycines bleues. En face, un garage entouré d'un bosquet dans lequel nous adorions nous divertir. Là, nous avions l'impression de nous retrouver au milieu d'un camp d'indiens. Son tapis d'épines de sapin craquait sous nos pas et dégageait une odeur suave et rassurante.

Il y avait aussi les journées dentistes que nous détestions mais qui nous permettaient de sortir en ville. À l'une de ces occasions, nous nous étions rendus (un groupe de quinze enfants accompagnés de deux éducateurs) à un contrôle annuel. Ce jour-là, le temps était lourd et très orageux, il s'était mis à tonner puis à pleuvoir.

Une fois dans la salle d'attente, nous avons profité de quelques magazines destinés à la clientèle. Dans l'un d'entre eux figurait une publicité pour des collants féminins. Nous nous étions passé la revue de l'un à l'autre. N'ayant jamais vu de cuisses et jambes de femmes, nous en avons timidement rigolé, surpris et gênés de voir quelque chose de si intime.

Dès notre retour à l'orphelinat, j'eus droit à une fessée magistrale, nu devant tout le monde. Pour ce faire, l'éducateur Rüegg se servit d'un cintre de fer rigide. J'avais alors souffert le martyre...

L'éducateur m'attribua la responsabilité de ce «mauvais» comportement chez le dentiste. Cette correction excessive me valut de ne pouvoir m'asseoir pendant près d'une semaine et l'hématome que je développai dura plus de deux mois. Il changea de couleur passant ainsi du bleu au vert, jaune, de sorte que chaque fois que je prenais une douche, les autres enfants se moquaient de mon infortune «chromatique». J'avais payé seul une forfaiture commune.

«**Personne m'aime...**» pleurais-je dans mon désespoir devenu permanent. **Jamais de caresses.** Les seuls contacts: des gifles ou des coups de pied. **J'étais un enfant sans amour ni tendresse.** Peut-on vivre ainsi? Je finis pourtant par survivre dans ce monde hostile, voire même m'y sentir presque heureux par moments. Mon bonheur se résumait à la chance d'avoir un lit, un peu à manger, mes amis les arbres, quelques copains, des livres neufs comme le syllabaire qui sentait si bon entre ses pages. Je m'étais même trouvé une «bonne amie». Son nom: Béatrice Python, laquelle accepta de soulever sa jupe pour me montrer ses cuisses en gage de loyauté et d'allégeance. Ainsi avons-nous pactisé notre relation!

Lors des vacances scolaires, nous nous rendions très régulièrement dans un chalet situé au bord du Lac Noir. C'était l'époque du nouveau directeur Rémy, un peu plus moderne mais assez grand distributeur de baffes. Nous le craignons mais moins que Chaubaz. Nous passons notre temps à faire des



marches dans un esprit militaire avec réveil tôt, toilette extérieure à l'eau froide puis lever du drapeau, chants et hymnes devant ce symbole patriotique, enfin départ pour une randonnée. Le soir venu, je me rendais à la ferme voisine, distante de 3 km, avec mon copain **Ruffieux** (en bas sur la pic) pour y chercher le lait. Nous nous hâtions, de peur d'être surpris par un de ces subits et violents orages de montagne qui font toute la beauté et la majesté de nos Alpes. Tout y était magnifique, éclairages et paysages dans leurs variations, autant qu'éclairs et tonnerre nocturnes. Quelle terreur!

Une nuit, fort d'un «besoin» pressant, je quittai le dortoir dans le noir et me rendis au WC extérieur. À mon retour, dans la plus totale des obscurités, ne retrouvant plus mon lit, je fus saisi d'une angoisse terrible. Je me mis à pleurer: «quelqu'un a mis une porte à mon lit», m'en interdisant l'accès. Pourquoi voulait-on me nuire ainsi (je le croyais) et m'empêcher de dormir et «rêver»? C'était horrible. J'avais peur de tout et de tout le monde. L'éducateur fut réveillé. Il alluma, ce qui me permit de rejoindre mon «nid» rudimentaire et, dans mes rêves, «mon héros Sauveur»...

Mon copain et moi nous réjouissions du terme de ces «vacances». Nous avions hâte de retourner à l'orphelinat. Nous ne nous sentions pas à l'aise dans cet endroit... Ayant bien assez de problèmes à l'orphelinat, il ne nous semblait pas nécessaire d'y ajouter ceux d'un chalet situé dans une nature hostile.

Il y eut la première communion et la confirmation propres à la religion catholique romaine à laquelle j'appartiens. Peu avant, je m'étais fait piquer par trois ou quatre abeilles que j'avais «observées» d'un peu trop près. Ceci serait parfaitement banal, si ce n'est que ces piqûres étaient regroupées entre et autour de mes yeux. Du coup, mon visage boursoufflé ressemblait à celui d'un mongolien. Cela acheva de parfaire ma réputation et les moqueries qui en découlaient. Mon retard scolaire ajouté à ma difformité passagère suffirent pour me classer dans la catégorie des débiles mentaux. Quelle honte de me présenter ainsi à l'église, au milieu de mes camarades qui évidemment me regardaient comme un pestiféré. Par chance, cela n'a pas duré... mais tout de même, plus que ce que durent les roses... c'est-à-dire... plus que l'espace d'un matin (Ronsard).



Mon grand-père: **Henri Crausaz** était un des rares membres de ma famille (famille que je voyais tous les 107 ans) à me porter de l'affection car il m'aimait vraiment. De plus, il me donnait confiance et prenait ma défense contre les autres membres de la famille, en particulier contre ma mère...



En un instant, j'appris que j'allais quitter l'orphelinat...